

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

L'homme permanent

Anne-Marie Fortier

Volume 35, Number 4-5 (208-209), August–October 1993

Partir

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31562ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Fortier, A.-M. (1993). L'homme permanent. *Liberté*, 35(4-5), 207–209.

ANNE-MARIE FORTIER

L'HOMME PERMANENT

J'avais posé sur ma table de travail, appuyée contre ma boîte à crayons, une petite reproduction du tableau d'Egon Schiele intitulé *Faubourg*. Je crois que c'est à compter de ce jour-là que j'ai perçu cette ligne très fine dans les yeux de Paul. C'était comme une égratignure qu'il aurait eue dans le regard. J'ai d'abord cru que c'était la marque de l'usure quotidienne, une petite ligne de surface. Mais en regardant bien, elle était au centre de l'œil, dans l'épaisseur de l'iris, logée si profondément qu'elle menaçait de parcourir l'œil entier, de le fendre. Quand il est entré dans ma salle de travail, Paul avait l'air d'avoir quelque chose d'important à me demander. En voyant la carte, il a eu un bref mouvement vers l'arrière et il a oublié sa question. Il a pris la carte dans ses mains. Au bout d'un moment, il a relevé la tête. J'ai eu l'impression qu'il venait de prendre une décision très ferme, qu'une sorte de postulat s'était dégagé de son observation. J'ai cru qu'il allait m'expliquer. Il a simplement dit que non, la vie ne pouvait pas être cela. Il parle très peu depuis, et son silence me fait penser à ce moment qui précède la débâcle d'une rivière dont les glaces sont encore d'un seul tenant d'une rive à l'autre. Il me semblait pourtant que quelque chose de cette « vie » se trouvait justement là, dans ce tableau.

La carte présente un groupe de maisons un peu à l'écart du village puisqu'il n'y a ni église ni école. Res-

serrées les unes sur les autres par quelque lien fraternel, elles sont comme une motte de terre très dense et fertile au milieu d'une plaine de glaise grise et très humide. À la surface de cette terre, un dépôt noir, un fin gravier, ou de la suie qui provient d'une mine de charbon que l'on suppose tout à côté. Les maisons sont de terre, de cette même glaise grise, mais teintée de brun, comme si la glaise avait été mélangée à du sable pour en faire une matière plus solide. Des piquets d'un rouge vif forment un enclos autour des maisons, et semblent délimiter une zone à part. Le rouge des courtes cheminées, solides comme de petites flammes basses qui témoigneraient de l'existence d'habitants, tranche dans l'uniformité des teintes. Un peu de rose sali reste sur les murs écaillés, des plaques orangées, des bouts de toits rouges ont été ajoutés pour rafistoler la tôle. De l'herbe pousse sur les côtés du chemin de terre entre les maisons, de la mousse très sèche, au ras du sol. La terre a été battue et séchée par les pas répétés des travailleurs. À la ligne d'horizon, le ciel est légèrement bleu et semble tendu de fils électriques.

J'aime bien penser que cette ligne d'horizon est une voie de chemin de fer. Le nez du train, en traversant le pays, accumule un peu de cet ailleurs qu'il pousse et emmène plus loin. Ce train passe de nuit. Il hante les rêves des ouvriers. Ils sont très peu à le voir, à l'attendre. Deux ou trois fenêtres sont encore illuminées à cette heure, chaque homme est seul qui le guette comme la permission d'aller dormir un peu, ou encore comme le signe, le privilège qui lui serait accordé à lui seul, de croire qu'il pourrait, une nuit, empoigner son sac et sauter de sa fenêtre sur ce train. Il le guette, confirme l'heure de son éventuelle désertion, s'inquiète au moindre retard — dans une minute sa femme peut se lever parce qu'elle a soif, l'enfant se mettre à gémir et tourner le dos à un mauvais rêve.

Le chat quelquefois se glisse dans la pièce. Il se poste là, enroule sa queue autour de son corps et veille silencieusement avec cet homme. Ses yeux brillent, il les ferme de temps à autre, mais il attend. Lui non plus ne peut s'abandonner au sommeil avant que le train n'ait déchiré l'air. Quand il passe, ce n'est plus nuit noire. C'est plutôt le petit matin, l'heure où l'on doit raviver le feu, l'heure où, pour se rendormir, il faut ajouter une couverture.

Le train passé, cet homme se lève, alimente le feu et va à la cuisine préparer le café. Il met du bois dans le poêle et fait bouillir de l'eau. Il trempe ensuite sa tête dans une cuve d'eau que la nuit a rendue glacée. Il hésite une fraction de seconde avant d'y plonger la tête. C'est à cette même seconde qu'il trouve en lui le courage d'entreprendre la journée. Il ne parlera pas du train, il fera comme si de rien n'était. Comme s'il était l'homme de la permanence. Il a passé sa chemise, il ajoute un lainage et va jeter un coup d'œil à la porte de sa chambre. Sa femme est couchée à plat ventre, le bras gauche replié devant son visage, prêt à chasser les visions affreuses d'un rêve, le bras droit, glissé sous l'oreiller, assure le galbe de l'oreiller contre sa joue, son cou et la naissance de son épaule. Ses jambes, l'une pliée, l'autre allongée, ont l'air de s'être débattues. Elle les agite puis se retourne, entre son bras droit sous les couvertures, puis glisse dans un autre rêve.

Au réveil, j'examine le silence. Il est chaque matin plus compact. La petite ligne se raffermi et s'enfonce dans l'œil de Paul. Je ne verrai pas la brèche s'ouvrir dans son œil. Ce matin-là, Paul sera parti.